

UNE LETTRE INÉDITE DE SAINT-MARTIN

SUR LA VOIE INTERNE, L'AGENT INCONNU ET D'AUTRES OEUVRES

Le texte qui suit transcrit, dans une orthographe et une présentation quelque peu modernisées, la copie ancienne (XVIII^e siècle) et inachevée d'une lettre de Saint-Martin à un anonyme (fonds Z, VI-E, selon notre inventaire). La date a été ajoutée en haut de la première page, par une autre main qui semble à peu près contemporaine de la copie. Ce "4 mars 88", ou 1788, Saint-Martin est en route d'Italie pour Avignon, à moins qu'il ne vienne d'arriver en Avignon; bientôt ce sera Lyon, puis Paris en avril et, en juin, Strasbourg. (Voir le Calendrier de la vie et des écrits de Louis-Claude de Saint-Martin, en cours de publication.) Le même jour, Jean-Baptiste Willermoz termine une longue récrimination contre le Philosophe inconnu (mise au jour en appendice des Lettres à JBW par S.M., Renaissance traditionnelle, octobre 1983, pp. 267-277). Mais Saint-Martin, ici, ne répond pas à cette lettre (comme une autre interprétation de la date ajoutée pourrait le laisser croire), ni même ne s'adresse à Willermoz. Pourtant, la coïncidence fait signe et la défense de Saint-Martin ne se comprend qu'à la lumière du moment occulte, soit en pleine crise de l'affaire qu'avait lancée, en 1785, l'Agent inconnu. (L'étude de base reste celle d'Alice Joly, "Jean-Baptiste Willermoz et l'Agent inconnu des Initiés de Lyon", ap. R.A. et A.J., De l'Agent inconnu au Philosophe inconnu, Paris, Denoël, 1962, première partie.) Saint-Martin doit justifier, une fois de plus, sa position très originale et individualiste, militante à sa façon, et qui dérange fort, dans les sociétés de mystères et dans les Eglises, non moins leurs membres que ce Robinson de la spiritualité, condamné à la presqu'île. Il s'agit donc de l'externe ambigu et de l'interne qui prime tout, des secrets gnostiques et de la foi chrétienne. Il s'agit du théosophe méconnu, toujours à reconnaître, et aussi d'une nouvelle pièce au dossier Monspey (pour être bref) que nos prochaines chroniques enrichiront.



Mon bon ami, je reçois avec reconnaissance et sensibilité les marques d'amitié que vous m'avez données dans vos deux lettres. Nos liens mutuels peuvent diverger, mais ils ne peuvent plus se rompre dès qu'ils sont attachés au même centre, et que nous sommes sûrs d'avoir tous les deux l'amour du bien et de la vérité. C'est dans ces sentiments que je vais laisser courir ma plume, et que je vous prie de communiquer sans réserve tout ce qu'elle tracera à nos amis communs, à qui, dans le vrai, j'ai plus à répondre qu'à vous, puisqu'ils me provoquent davantage par leurs observations et leurs prédictions sur mon compte. Plus je me creuse, plus je me persuade qu'ils me connaissent beaucoup moins qu'ils l'annoncent, je le leur ai dit verbalement et par écrit, et je le leur répète ici dans la sincérité de mon âme. Ce ne sont point les connaissances, ce ne sont point les merveilles que je cherche, les premières on en a toujours plus qu'il n'en faut quand nos actions ne marchent pas en proportion; les secondes me sont inutiles, étant pleinement convaincu de leur existence, et étant tellement plein de cette conviction, que de voir des hommes de Dieu ressusciter des morts, cela n'ajouterait rien à ma croyance. Le désir vrai, le désir ardent dont je suis embrasé et qui sort du besoin et de l'indigence de mon être, c'est d'être uni à l'esprit du Seigneur, dans lequel seul je puis trouver la force et les vertus qui me manquent, c'est de trouver des Ananies aux pieds de qui je puisse me jeter et qui, étant de vrais instruments de notre Dieu, puissent me réconcilier avec lui en esprit et en vérité. Quand, avec un pareil sentiment de moi-même, je trouve des êtres s'annoncer pour être ces Ananies, me faire pour l'avenir les plus belles prédictions et, en attendant, ne me parler que des maux que je n'ai point, fermer les yeux sur ma véritable maladie qui est si pressante et abandonner à mon propre régime le soin de la plaie vive que ma misère et ma faiblesse font sentir si profondément à mon cœur, je me dis: Mon Dieu, vous pouvez avoir comblé ces êtres de vos faveurs, mais vous ne leur avez pas fait probablement celle qui me serait si nécessaire. Alors, mon âme se retourne vers le Dieu consolateur, et j'y trouve des joies assez douces pour me persuader qu'il ne veut peut-être pas que j'aie sur la terre d'autre maître que lui et pour me convaincre de nouveau que nos amis se trompent complètement sur mon état, quand même ils prétendraient ne rien mettre du leur dans la consultation. Je les vois d'ailleurs n'avoir qu'un même langage pour tout le monde, trouver dans tous la même maladie et faire à tous les mêmes promesses. Ils me présentent l'idée d'un médecin qui prétendrait rendre son remède universel, non pas en travaillant à en étendre les propriétés, mais en circonscrivant les maladies à une seule, soit par l'habitude de voir ainsi, soit par l'impossibilité naturelle de voir autrement. Ne serait-il pas plus que probable, alors, que la nature devrait quelquefois mettre en défaut et le remède et le médecin? Si je veux suivre nos amis dans la progression de leurs jugements sur mon compte, les difficultés s'augmentent de ma part et la persuasion diminue encore: leur révélation condamne nos principes sur la cause occasionnelle de l'univers, sur la destination de l'homme, etc., et pour les condamner on se borne à une négation. Je conviens, mon bon ami, qu'il y a bien des choses qui ne sont que de beaux songes dans l'histoire de 1785, mais ces bases fondamentales que je vois attaquer aujourd'hui ne sont pas du nombre; elles me sont démontrées sous tant de faces qu'une négation est pour moi à leur égard comme une boule de cire lancée contre une citadelle et qu'il y a toute apparence qu'elles et moi demeureront intimes pour le reste de nos jours. Vous, mon bon ami, qui n'avez pris de tout cela que des aperçus, soit par votre faute, soit par celle de vos éducateurs, vous qui en avez plutôt pris de la défiance au point de ne pouvoir vous empêcher de le dépriser quand vous en avez eu l'occasion, il n'est pas surprenant que vous saisissiez celle de vous en défaire. Je ne vous en fais point un crime; avec un ami comme vous j'observe et ne reproche point, d'autant que je

suis bien loin de regarder comme la chose essentielle toutes ces questions spéculatives et que j'aimerais mieux, comme vous, qu'on les abandonnât pour se livrer à l'humilité, à l'amour et à la foi. Mais, en les abandonnant, il m'est impossible de les livrer comme vous à la main qui les veut détruire. Elles sont devenues comme inhérentes à ma substance, et je puis attester que dans toute la série des notions dont j'aie été susceptible, il n'y a pas un point qui ne les confirme. Je ne serais point en peine d'opérer le même effet sur nos amis, si nous entrions en dissertation sur les matières, et si mon peu d'empressement à me faire croire sur cela n'était égal à ma persuasion. Or, comme je n'ai point la faveur d'en parler avec eux et comme eux n'auraient point la liberté d'en parler avec moi, je leur laisse leur paix sur cet article et je me borne à les assurer qu'ils ne troublent point la mienne, quels que soient les faits et les merveilles dont ils sont favorisés. Avec des faits et des merveilles on prouve des puissances et des communications, mais ce n'est pas toujours par là que se prouvent les vérités; elles ont des preuves de leur ordre et qui se trouvent dans la logique naturelle et dans l'intelligence. Daniel nous le fait comprendre en nous disant qu'il faut encore quelque chose après les visions. Ainsi, de même que les principes dont je suis persuadé ne prouvent rien contre les faveurs de nos amis, de même aussi je suis très convaincu que leurs faveurs ne prouvent rien contre ces principes. Je conviens qu'il n'est pas aisé de fixer la ligne de démarcation entre ces deux ordres de choses, surtout s'il fallait la tracer à d'autres, aussi je ne l'entreprends pas, et c'est le cas du qui potest capere capiat [que celui qui peut comprendre, comprenne. Matthieu, XIX, 12]. Au demeurant, ce qui doit nous rendre tous si tranquilles dans notre manière différente de voir ces grandes questions, c'est de reconnaître qu'elle nous amène aux mêmes résultats et que nous sommes tous également pénétrés des vérités essentielles dans lesquelles toutes ces discussions viennent, sinon se décider, au moins s'absorber. Le Dieu sauveur et régénérateur de l'homme dans cette terre de perdition, l'influence douce, aimante et universelle de la Reine des cieux, tous les abîmes de miséricordes et d'amour ont dans nos coeurs et dans nos esprits le même empire. Je vous dis plus: toutes ces sublimes vérités reçoivent pour moi chaque jour des confirmations par ces mêmes principes que l'on condamne, ce qui m'empêche encore plus de m'en défier. Nos amis ont des grâces de plus, et vous allez les partager avec eux. Je sens trop combien j'en suis peu digne pour en murmurer, et d'ailleurs je réitérerai que ce n'est point là l'objet de mon désir, très convaincu qu'avant toutes choses nous devons chercher notre réconciliation avec le Seigneur et que, si nous obtenions cette grâce, nous aurions tout ce que nous devrions avoir. Mais je leur demande de tout mon coeur ainsi qu'à vous de s'intéresser pour moi dans leurs prières, pour que le Seigneur me fasse la grâce de ne me jamais laisser désirer autre chose que sa sainte volonté et mon salut. J'ai un troisième point à traiter d'après vos lettres: ce sont les erreurs dont ils me disent rempli sur plusieurs points importants de la religion. J'avoue de bonne foi, mon bon ami, que je les ignore. Je trouve de la douceur dans les pratiques de ma religion, j'y ai trouvé quelquefois d'immenses profits et notamment il y a trois mois. Je m'en tiens là sans disputer avec personne, ni sur les rites, ni sur les dogmes, et dans une douce confiance que l'Éternel qui voit ma foi la rectifierait si elle était défectueuse. Mais nos bons amis qui la disent telle, je ne les conçois pas de me laisser dans une pareille situation, puisqu'ils ont les moyens de m'en tirer. Je ne reconnais pas là l'esprit de charité qui les anime. Dieu, me disent-ils, me laisse, en attendant, aller par la voie de mon esprit. Il sait bien que dans ce genre, moins susceptible de discussion logique que tous les autres, je n'ai point assez de confiance en mon propre esprit pour ne pas céder à de plus grandes lumières, si elles se présentaient. Ainsi, il ne m'imputera pas le temps que j'aurai passé dans les ténèbres sur le point, surtout quand ceux qui s'annoncent pour pouvoir m'éclairer là-dessus ne se présentent à moi, d'un autre côté, que sous des faces qui ne peuvent

subjuguer ma confiance. Voilà pourquoi je reste encore dans la tranquillité, là-dessus comme sur tout le reste. Si temps vient où l'on puisse me sortir du vague où l'on me promène, on ne me trouvera jamais indocile à la voix de la raison, mais tant qu'on prétendra me connaître, en ne mettant jamais le doigt sur mon véritable mal, tant qu'on combattra avec de simples négations des principes qui me sont démontrés et que je peux prouver, tant qu'on ne me parlera de mes erreurs que par des assertions, je dirai que sans (sic).